

CLAUDE BRIXHE – MEHMET ÖZSAIT*

NOUVELLES INSCRIPTIONS PISIDIENNES ET GRECQUES DE TIMBRIADA

Au cours de recherches menées dans la Sous-préfecture d'Aksu (Préfecture d'Isparta), sur le territoire de Timbriada¹, M. Özsait² a découvert, en 1996 dans la Yayla de Senitli (à environ 15 km au N.-E. d'Aksu), quelques pierres tombales avec reliefs et inscriptions.

Certaines inscriptions ont été trouvées près des ruines de bâtiments. Les autres, brisées pour la plupart, étaient dispersées en divers points d'une nécropole éventrée par des fouilleurs clandestins.

Deux des documents donnés ici (n° 1–2) sont en langue pisidienne³, les deux autres (n° 3–4) en grec.

Trois d'entre eux (n° 1–3) ont été l'objet d'une prépublication par Özsait – Şahin 1998.

* Nous devons à Thomas Drew-Bear la traduction de la contribution de M. Özsait à cet article. Nous l'en remercions bien vivement. Nous lui sommes également reconnaissants pour les utiles remarques que lui a inspirées la lecture d'une première version de l'étude.

¹ Sur la forme de ce toponyme, voir L. Zgusta, 1984, § 1383/1. L'antiquité a hésité entre *Tυμβ.* et *Τυμβ.*: nous adoptons ici cette dernière orthographe, qui est celle de toutes les légendes monétaires (*Τυμβοιοδέων*).

² Les recherches de M. Özsait ont été poursuivies avec l'autorisation de la Direction Générale des Monuments et Musées du Ministère de la Culture, au nom de la Faculté des Lettres de l'Université d'Istanbul et avec l'aide du Fonds de Recherche du Rectorat (projets n° 622/070794 et 1001/250897) et du Décanat de la Faculté des Lettres de la même Université. Il exprime ses remerciements sincères aux responsables de ces deux administrations. Ont participé aux recherches dans la région d'Aksu (Isparta) en 1996, sous la direction de M. Özsait: N. Özsait (archéologue), H. Şahin (chercheur), Ö. Koçak (chercheur), H. I. Özsait (architecte- restaurateur), F. Şahin, C. Sari, F. Kayhan (étudiants), T. Çabuk (Musée de Milas, représentant du Ministère). M. Özsait remercie cordialement T. Çabuk et son équipe, ainsi que le Sous-préfet d'Aksu, I. Gündüröz, pour l'intérêt qu'il a porté à ses travaux et l'aide qu'il lui a fournie.

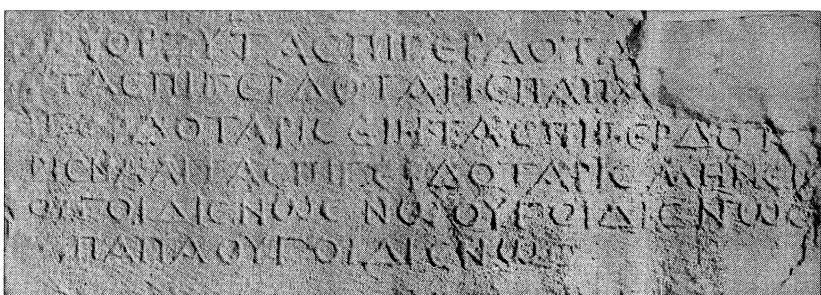
³ Pour le corpus des textes pisidiens et les études qui leur ont été consacrées, voir la bibliographie.

N° 1

Senitli Yaylaşı. Bloc de marbre rectangulaire, brisé en haut à droite et en bas sur toute sa largeur, trouvé sur le plateau derrière les collines: est-il tombé des collines situées à l'Est ou a-t-il été apporté des ruines toutes proches ? Haut. 37,5 cm, larg. 57 cm, ép. 48 cm. Trois de ses faces, inachevées, sont lisses, mais non travaillées. Sur la face postérieure, une guirlande de feuilles. Sur la face antérieure, une inscription de six lignes, la dernière plus courte que les autres. Caractères réguliers; de 2 à 2,2 cm. IIIe siècle p. C.

Prépublication: Özsait – Şahin 1998, 128, n° 1, photos de la pierre 140, fig. 18 (face antérieure), et 141, fig. 19 (face postérieure).

¹ ΟΥΟΡΖΥΤΑΣΠΙΓΕΡΔΟΤΑ²
³ ΑΤΑΣΠΙΓΕΡΔΟΤΑΡΙΣΠΑΠΑ⁴
⁵ ΤΓΣΡΔΟΤΑΡΙΣΕΙΗΤΑΣΠΙΓΕΡΔΟΤΑ⁶
⁷ ΡΙΣΝΑΛΙΤΑΣΠΙΓΕΡΔΟΤΑΡΙΣΜΗΝΕΙ
 ΟΥΓΟΙΔΙΣΝωC Nω ΟΥΓΟΙΔΙΣΝωC
⁸ ΠΑΠΑΟΥΓΟΙΔΙΣΝωC

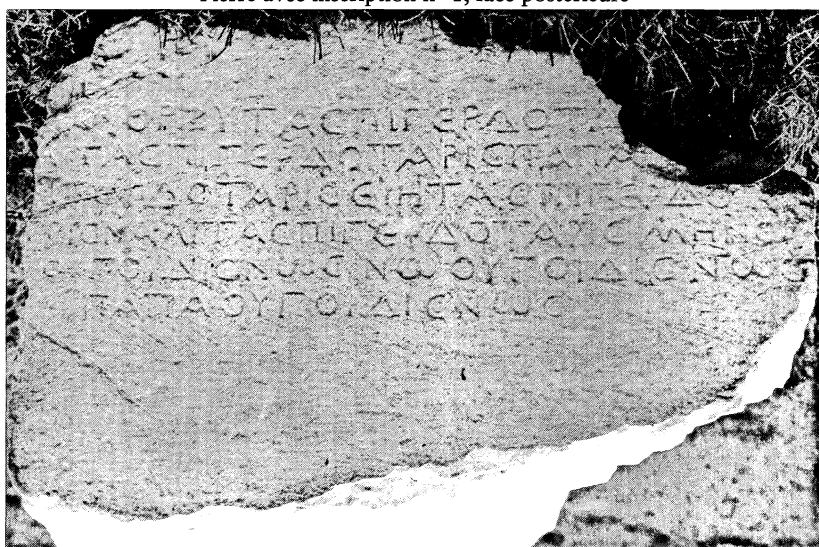


Inscription n° 1, estampage

L'inscription est complète en haut et en bas. Seules les trois premières lignes sont légèrement endommagées à gauche, plus sérieusement



Pierre avec inscription n° 1, face postérieure



Inscription n° 1

à droite; mais les lignes 4 et 5, intactes, permettent d'évaluer la longueur des lacunes.

1. (...)voq-, Özsait – Şahin 1998; d'après les photos de la pierre et de l'estampage, nettement OYOP-; avant le premier O, un petit trait oblique orienté N.-O./S.-E., légèrement sous le niveau de la ligne: accident ? Si le texte commençait avec O, le départ de la ligne serait en retrait par rapport au début des lignes 3–5.

2. Lacune de 5 à 6 lettres.

3. Sur la photo de la pierre, mais non sur l'estampage, à l'extrême bord gauche, un tracé triangulaire: partie d'un A à barre droite ? Mais le graphisme serait plus grèle que celui des autres lettres et, dans ce document, la barre de l'alpha est normalement brisée; alors accident ? Quoi qu'il en soit, il y a ici place pour un caractère.

4. Lacune de 4 à 5 lettres.

5. Avant le Δ, selon Özsait – Şahin 1998, manqueraient ici environ 6 lettres. En fait, après une haste verticale surmontée d'un trait horizontal accidentel partant vers la gauche, puis un Γ, on reconnaît aisément, malgré leur relatif effacement, un Ε et un Ρ: d'où la séquence ΙΓΕΡ qu'on retrouve aux l. 1, 2, 3 et 4, où elle occupe exactement le même espace qu'ici.

6. Lacune d'une lettre.

7. M, Özsait – Şahin 1998: très certainement Ν.

8. Lacune d'environ 3 lettres selon Özsait – Şahin; or on ne voit aucune trace de lettre dans cet espace: sans être exactement centrée, la ligne, plus courte que les autres, commence sous la troisième lettre des deux lignes précédentes.

- | | |
|---|--|
| 2 | [?]ουορξυ Τας, Πιγερ Δοτα[ρις, 2/3] |
| 4 | [?] Τας, Πιγερ Δοταρις, Παπα [3/4, Π]-ιγερ Δοταρις, Ειη Τας, Πιγερ Δοτ[α]-ρις, Ναλι Τας, Πιγερ Δοταρις, Μηνει Ουγοιδις Νως, Νω Ουγοιδις Νως, |
| 6 | Παπα Ουγοιδις Νως |

La morphologie du texte est pisidienne: segmentation et ponctuation proposées reposent sur l'onomastique de la région et surtout sur ce que nous savons de la grammaire indigène: opposition entre un nominatif asigmatique⁴ et un génitif sigmatique (Brixhe 1988, 142 sqq.).

⁴ Comme en lycien, élimination de la sifflante finale caractérisant les animés.

Nous isolons ainsi 27 formes correspondant à dix unités distinctes. Autrement dit la plupart de ces unités reviennent plus d'une fois et certaines d'entre elles 4 ou 5 fois (*Τας, Πτγεο, Δοταρις, Νω(ζ)*).

A partir des textes de Ramsay 1895 (qui furent pendant très longtemps les seuls documents pisidiens connus), les premiers exégètes avaient déjà été frappés par la fréquence de certaines formes, fréquence qui aurait interdit qu'on y vît des noms de personnes. On y avait donc cherché des appellatifs (nom du “monument”), des verbes (e.g. “a érigé”) ou des noms de parenté (voir Brixhe 1988, 134). Encore aurait-il fallu que l’éventuelle identification de tels lexèmes s’appuyât sur des étymologies ou des parallèles suggérés par le louvite ou une langue postlouvite comme le lycien. Or il n’en était rien.

Ajoutons que les séquences dont la fréquence étonnait alors ne sont pas celles que nous retrouvons ici: il s’agissait notamment de *μουσητα/μουσητος* ou variantes (7 fois dans les épitaphes 1 à 7 de Ramsay 1895) et de *δοταις/δοτες* (4 fois: n° 2, 3, 9 et 13).

A vrai dire, comme Cl. Brixhe l’a souligné à plusieurs reprises (1988, 134; RPh 65, 1991, 67 et 73–74), le patrimoine onomastique de certaines communautés micrasiatiques était assez réduit: ainsi dans les 24 textes utilisables fournis par telle bourgade de l’Ouest de la Cilicie Trachée⁵, ”Οβριος apparaît 22 fois: ainsi la statue d”Οβριος Κόνωνος νέος (il y avait donc un autre ”Οβριος, fils de Κόνων, dans la famille) est érigée⁶ par sa femme, Κωνις Οβριμου δίς θυγάτηρ !

Aussi, malgré les problèmes soulevés, que nous aborderons dans le commentaire et en conclusion, admettrons-nous que notre texte est constitué d’une série de couples formés d’un nom de personne au nominatif suivi du patronyme au génitif, à l’exception des trois derniers cas, où le patronyme est lui-même suivi du papponyme.

Ligne 1

[?]ονοοζυ. Une lecture Ç ou [C] de l’initiale pourrait évidemment être encouragée par le Κοοζυς du texte n° 2 infra. S’il faut lire Ονοοζυ, il y a rapprochement possible avec le gén. Ονοζες de Brixhe et alii 1987, n° 30. Dans les deux cas, il faudrait rendre compte de l’écart graphique ovo ~ ov. La séquence ovo correspond vraisem-

⁵ Ayasofya (Kolybrassos ?), G. E. Bean et T. Mitford, Journeys in Rough Cilicia in 1962 and 1963 (Österr. Akad. Wiss., Phil.-hist. Kl., Denkschr. 85), Vienne 1965, 9–21, n° 5–17 et 20–24, et Journeys in Rough Cilicia 1964–1968 (même collection, 102), Vienne 1970, 69–77, n° 44–49.

⁶ Bean – Mitford 1965, n° 11.

blablement à l'indigène [wu]; en effet, comme le louvite et ses épigones, le pisidien n'avait sans doute qu'une voyelle postérieure arrondie, /u/, susceptible d'être notée OY, O, Ω par l'alphabet grec (Brixhe 1988, 139–140, voir infra n° 2 et n. 15), et *wu*, issu éventuellement de *wa* par assimilation, pouvait se réduire à *u*⁷. Ovo et ou pourraient donc refléter deux variantes phonétiques d'une même séquence originelle. – En dehors des fragiles rapprochements pisidiens précédemment suggérés, quelle que soit la lecture retenue, le radical ainsi entrevu est totalement isolé dans l'onomastique anatolienne. Que vaut Z ici ? On sait que ce symbole recouvre [z] dans le grec contemporain; aurait-il la même valeur dans les formes pisidiennes ? Renverrait-il à un anatolien *s* voisé ou *ts* (translitré conventionnellement par *z* en hittite et louvite) simplifié et voisé après la sonore /r/ ? Une lecture *Owoqçu* nous orienterait-elle, pour ce nom et éventuellement pour *Owqçes*, vers le radical de hittite et louvite *warsa* “goutte” ?⁸ Le rapprochement serait phonétiquement satisfaisant, mais cette base paraît actuellement absente de l'anthroponymie anatolienne du IIe millénaire et des époques grecque et romaine. Une lecture *Covoqçu*/[C]ovoqçu et l'hypothèse d'une parenté avec le *Cowqçouς* du texte n° 2 supposeraient une base anatolienne **s/zuwars/za* inconnue des lexiques hittite et louvite. – Comme on l'attend pour un nominatif “animé”, on a ici un thème nu, terminé par une voyelle (voir supra n. 4 et infra): à quel timbre vocalique correspond l'upsilon final ? à *i*, comme dans le grec de l'époque ? Au cas où le début du nom serait intact, aurions-nous avec le nominatif *Owoqçu*, en face du génitif *Owqçes*, un thème en *-i* avec flottement graphique comparable à celui du nominatif *Mηνι/Mηνει* face au génitif *Mηνις/Mηνες* (infra) ? – Enfin, rappelons que, langue postlouvite, le pisidien oppose simplement un genre animé (“genre commun” des grammaires) à un non-animé (neutre) et ne distingue donc pas morphologiquement les noms d'hommes et de femmes: ici, un homme ou une femme ?

Taς, génitif de Ta, la forme la plus simple du Lallname: consonne + *a* (Laroche 1966, 240). Sur la marque morphologique de ce génitif, qu'on retrouve aux lignes 2, 3 et 4, voir infra. Le nominatif Ta est donné par les n° 11 (un homme ?) et peut-être 38 (une femme ?) de Brixhe et alii 1987. Donc “[?]ouorzu, fils (fille) de Ta”.

⁷ Sur la réduction de *wa* à *u*, problématique de la mutation et rapide bibliographie chez Brixhe 1976, 51, n. 12.

⁸ Cf. le parallélisme sémantique de grec Σταγών, Σταγόνιον, voire de Στάκτη, pour des femmes (pour les premiers, Bechtel, HPN, 599; pour le dernier, e.g. Fraser – Matthews II, s.n., Attique).

La suite Πιγεο Δοταρις, “Piger, fils (fille) de Dotari”, apparaît quatre ou cinq fois dans le présent document: l. 1, 2, 2–3, 3 et 4. Nous reviendrons *in fine* sur cette fréquence. En vertu du principe qui commande notre interprétation, Πιγεο est un nominatif. Certes l’onomastique latine a pénétré dans ce district pisidien, cf. Τίτος, Brixhe et alii 1987, n° 25; mais, entre notre Πιγεο et un Πιγεο d’origine latine (< adj. *piger*) il risque de n’y avoir pas plus de relation qu’entre le cilicien Μονγωμερος (Zgusta 1964, § 954/5, cf. encore p. 16) et le *Montgomery* britannique. On y verra donc a priori un nom indigène, dont la finale pose un problème spécifique: elle n’est certes pas marquée par *-s* et la forme est réduite à un thème nu, mais ce thème est consonantique; plus précisément, il s’agit d’un thème en *-r*. Or, en hittite par exemple, il n’y a aucun animé en *-r*: les noms en *-r* hérités désignant des personnes ou des agents qui ont survécu ont été thématisés et ont une finale *-as* au nominatif⁹; en lycien, aucun thème en *-r* ne paraît avoir été identifié avec certitude¹⁰.

En pisidien, on a peut-être un autre thème en *-r*: Εναουπεο (quelle qu’en soit l’analyse), qu’en raison de son isolement Cl. Brixhe (1988, 133 et 146–147) avait naguère suspecté, mais qui trouve éventuellement ici un appui.

Si Πιγεο est bien un nom anatolien (cf. *infra*), est-il exclu que sa finale, originellement sigmatique, ait connu un sort comparable à celui de latin **agros* > *ager* ou **acris* > *acer*? En pisidien, dans une finale **-Cras* (ou **-Cris*), l’élimination de la sifflante se serait-elle accompagnée de la syncope de la voyelle précédente avec apparition d’un point d’appui vocalique devant *r*? Un nominatif en *-r* devait donc alors s’opposer à un génitif en *-s*. On nous pardonnera de revenir ici sur ce génitif. En 1988, Cl. Brixhe (142–143 et n. 29) s’interrogeait déjà sur la forme de ce dernier cas et sur son ascendance. De l’absence d’accord entre le génitif et le nomen regens (cf. au contraire l’accord louvite et lycien entre le nom et l’adjectif génitival), il concluait que la finale pisidienne se comportait comme un véritable morphème génitival et il évoquait sans choisir deux origines possi-

⁹ H. Kronasser, Vergleichende Laut- und Formenlehre des Hethitischen, Heidelberg 1956, 120–121, et Etymologie der hethitischen Sprache I, Wiesbaden 1966, 271–276; J. Friedrich, Hethitisches Elementarbuch I, Heidelberg 1960, 54–55; B. Rosenkranz, Vergleichende Untersuchungen der altanatolischen Sprachen, La Haye – Paris – New York 1978, 271–276.

¹⁰ G. Neumann, Altkleinasiatische Sprachen (= Handbuch der Orientalistik I/II 2), Leyde 1969, 383.

bles: 1) authentique génitif indo-européen, 2) suffixe adjectival anatolien *-asi* (voire *-asa*) apocopé et figé. En réalité, il faut sans doute résolument écarter la première solution. En effet, si l'on avait affaire originellement à l'i.-e. *-s/-es/-os, la sifflante finale se serait trouvée dans la même situation que celle du nominatif et l'on ne comprendrait pas pourquoi elle n'aurait pas été, elle aussi, éliminée. Le génitif pisidien remonte donc vraisemblablement à anatolien *-asi* (*-asa*)¹¹: l'ancêtre de notre idiome aurait connu une phase où la détermination d'un nom par un autre nom était assumée par un adjectif en *-asi* (*-asa*), accordé avec le *nomen regens*, avant de se figer sous la forme *-Vs*, d'où au nominatif, par exemple, *-Vs* (nom.) + *-Vsis* (*-Vsas*; adjectif génitival au nominatif), couple que l'élimination de la sifflante finale aurait ramené à *-V ~ -Vs*. Ce schéma évolutif ne résoud pas pour autant tous les problèmes: 1) Nous partons ici d'un syntagme au nominatif; pourquoi le déterminant d'un nom à l'accusatif (donc *-Vsin/-Vsan*), par exemple, a-t-il eu le même aboutissement? Faut-il supposer d'autres accidents consonantiques en finale, e.g. la perte du *-n* de l'accusatif singulier? ou la généralisation de la forme nominative? 2) *-Vs*, produit du figement d'un ancien adjectif accordé, est nécessairement passé par un intermédiaire *-Vsi* (*-Vsa*): pourquoi la voyelle finale, après avoir protégé la sifflante, se serait-elle effacée ici, alors que le nominatif singulier nominal conservait la sienne?

Le caractère anatolien de Πιγεό pourrait être cautionné par deux composés attestés précisément en Pisidie (Termessos): Πιγεολωμης (ou *-μας* ou *-μος*) et Πιγεολωνις (Zgusta 1964, § 1253/1–2). Houwink ten Cate 1961 (156) tente de rattacher ces deux noms à louvite *piba-*, adjectif de sens inconnu, épithète de divinités (Laroche 1966, 337). Il a probablement tort: d'où viendrait le *r*? Avec Zgusta (1964/1, 114 sqq.), on rapprochera le radical discuté de Πιγοης, Πιγραις, Πιγραιος, Πιγραισις, Πιγραιμιας (1964, § 1255/1–4 et 6). *Piger-/Pigra-* renverrait, selon Zgusta, à un élément *pibra-* hittite et louvite¹². L'idée est judicieuse, mais *pibra-* est malheureusement inconnu des lexiques hittite et louvite et il est à peine attesté dans l'onomastique du second millénaire (cf. le seul *Pibirim* pour un roi de Cilicie sous Salmanasar III? Laroche 1966, 141). Et l'on peut difficilement inférer son sens des composés qu'il sert à former, de Πιγραιμιας par exemple: *miwa* (d'où *-μιας*) s'ajoute 1) à des noms géographiques,

¹¹ Voir E. Laroche, BSL 55 (1960), 155–163.

¹² Même étymon supposé par Houwink ten Cate (o.c., 156–157) pour la série Πιγοης–Πιγραιμιας.

2) à des épithètes divines, 3) à des mots du lexique (e.g. *parna* “la maison”), voir Laroche 1966, 322.

Le patronyme Δοταρις, génitif d'un Δοταρι, n'est connu jusqu'ici, sous la forme Δωτ-, que par une épitaphe épichorique, Ramsay 1895, n° 1, où nominatif Δωταρι, génitif Δωταρις. Même radical que dans Δοτες/Δοταις (ibid., n° 2, 3, 9 et 13) ?

Ligne 1/2

A la fin de la ligne 1, après Δοτα[ρις], nom de l'individu dont le père s'appelait Τα (ici gén. Τας): se terminait-il par -α au début de la ligne 2 ? voir *apparat critique*.

Ligne 2

Παπα, bien qu'à la limite d'une lacune, est certainement complet: nominatif (cf. encore l. 6) d'un Lallname fréquent en Asie Mineure dès le IIe millénaire (Laroche 1966, 136 [*Pappa*], et Zgusta 1964, § 1199/1). Dans l'onomastique des époques grecque et romaine, il désigne essentiellement des hommes¹³. Il devrait en être de même pour ses deux occurrences ici.

Le patronyme est perdu: il devait comporter 3 ou 4 lettres, compte tenu du fait que la lacune de 4 ou 5 lettres recélait probablement aussi, in fine, le début du nominatif suivant.

Ligne 2/3

[Π]ιγεο (voir *apparat critique*) Δοταρις.

Ligne 3

Ειη, vraisemblablement une femme, fille de Τα: sa présence en Ramsay 1895, n° 1 avait été mise en doute – à tort, on le voit – par Cl. Brixhe 1988, 145–146, qu'on pourra consulter pour les problèmes posés par son origine et sa morphologie.

¹³ Zgusta avance deux exceptions, où cette base pourrait servir à nommer des femmes. Dans un cas (§ 1199/11), le datif Παπαδι, qui devrait renvoyer à un nom. Παπας, réfère effectivement à une femme: . . . και ἀδελφῆ Παπαδὶ ἀνέστησα . . . (Lycaonie, H. S. Cronin, JHS 22, 1902, 365, n° 135). En revanche le second exemple proposé (§ 1199/10) est ambigu: il s'agit d'une épitaphe trouvée à l'Ouest de la pointe Nord du Lac Tatta, Παπα και Νανα και Δαδης τῇ μητῷ Μουνα, μνήμης χάρων (MAMA VII 458); Παπα, en effet, peut être là le nominatif d'un nom d'homme, comme il l'est à coup sûr à Laodicée Combusta, MAMA I 14, où Παπα est l'époux de Οὐαλεντίλλη. Sur ces nominatifs masculins asigmatiques, voir Cl. Brixhe, *Essai sur le grec anatolien au début de notre ère*², Nancy 1987, 78–79.

Ligne 4

Ναλι, nominatif d'un nom d'homme ou de femme. Dans le texte n° 16 de Ramsay 1895, on a le nominatif Νηλι. Compte tenu de la valeur *i* de H dans le système graphémique grec, Νηλι et Ναλι pourraient représenter deux noms différents, dérivés en *-li-* de deux Lallnamen: 1) *Ni*, cf. Νη (fém.), Νης et Νεις (masc.), Zgusta 1964, §§ 1021 et 1033; 2) *Na*, cf. Να et Νας (fém.), ibid., § 1007/1-2. Pour la dérivation en *-li-*, cf. Κουας ~ Κουαλις, Ουα ~ Ουαλις, Αννα ~ Ανναλις, Νανη ~ Νανηλις, etc. Houwink ten Cate 1961, 181, et index inverse de Zgusta 1964.

Μηνει, nominatif d'un nom (homme ? femme ?) fourni par le théonyme Men. EI y vaut naturellement *i*; cf., avec la même orthographe, le n° 13 de Ramsay 1895; le nominatif Μηνι apparaît ci-après n° 2 et chez Brixhe et alii 1987, n° 25, où figure également le génitif Μηνις; variante de ce génitif: Μηνες, Ramsay 1895, n° 12.

Ligne 5/6

Μηνει est suivi d'une séquence ΟΥΓΟΙΔΙΣ, qui reparaît ensuite à deux reprises. Rien n'en autorise la segmentation. Il s'agit sans doute du génitif Ουγοιδις, d'un *Ουγοιδι (homme), totalement isolé. Le digramme OI est rare dans les textes pisidiens: on le rencontre dans Ζαζιβουνας (Brixhe – Gibson 1982, n° 13), Λοι, Δουπου et Τοινα (Brixhe et alii 1987, n° 17 et 26). Vaudrait-il *i*, comme dans le système graphique grec contemporain ?

Νω, Νως: nominatif et génitif (ici papponyme) d'un nom d'homme indigène, que nous retrouverons infra n° 4.

Nous sommes donc en présence d'une suite de 13 noms d'hommes ou de femmes, suivis du patronyme et, pour les derniers, du papponyme: 1. [?]ουορζυ Τας 2. Πιγερ Δοτα[ρις] 3. Χ Τας 4. Πιγερ Δοταρις 5. Παπα Χ 6. [Π]ιγερ Δοταρις 7. Ειη Τας 8. Πιγερ Δοτ[α]ρις 9. Ναλι Τας 10. Πιγερ Δοταρις 11. Μηνει Ουγοιδις Νως 12. Νω Ουγοιδις Νως 13. Παπα Ουγοιδις Νως.

On peut a priori s'interroger sur la nature du monument auquel appartenait la pierre: document privé ou public ? L'épigraphie civile est naturellement liée à l'émergence de poleis sur modèle grec. Or quand, probablement par synoecisme de villages, notre district voit-il une telle émergence ? Sans doute assez tard dans l'époque hellénistique, bien que nous soyons incapables d'avancer une date de fondation pour Timbriada¹⁴. Avec cette mutation et l'urbanisation qu'elle

¹⁴ On peut simplement constater que Timbriada est déjà citée par Strabon (12.7.2), au prix d'une correction très convaincante du texte.

entraîne, l'hellénisation des élites indigènes, initiée avec la conquête macédonienne, s'accélère et la langue locale est rapidement dévalorisée. Et, à l'époque impériale, ici comme dans la Phrygie voisine, le grec était depuis longtemps la langue de la communication publique, à l'écrit (cf. l'épigraphie de Timbriada) et vraisemblablement à l'oral. Le pisidien, comme le phrygien contemporain, était limité à la communication privée et, à l'écrit (comme souvent pour une langue dominée et en cours d'extinction), il n'accédait plus qu'au registre sacré: on ne le trouvait sans doute désormais que dans les cimetières (cf. encore l'exemple néo-phrygien) et il n'est pas surprenant que tous les textes épichoriques découverts jusqu'ici soient gravés sur des stèles funéraires. Nous sommes donc certainement ici en présence d'une épitaphe.

Ces quelques considérations n'épuisent pas la liste des questions soulevées par ces modestes documents épichoriques. – Ainsi on doit se demander de quelle partie de la population ils émanent: sans doute non des descendants d'indigènes présents au sommet de la hiérarchie sociale; aux IIe–IIIe siècles p. C., ceux-ci sont totalement hellénisés et sont hellénophones unilingues. Certes, il n'est pas nécessaire de savoir lire et écrire pour faire graver une épitaphe sur un tombeau familial: ce peut être conçu comme "un signe extérieur de richesse". Mais on peut supposer l'alphabetisation de la plupart de ceux à qui nous devons les stèles épichoriques, ce qui exclut à peu près sûrement leur présence au bas de la pyramide sociale: ils appartiennent donc sans doute aux "classes moyennes". – Mais pourquoi le pisidien se manifeste-t-il si tard? Serait-ce en raison de la résurgence, à l'époque impériale, d'un sentiment ethnique? On ne peut l'exclure: de toute évidence, l'emploi du pisidien montre que l'usager a conscience de son ethnicité, comme l'indiquent indirectement les textes 25 et 30 de Brixhe et alii 1987, où l'on change de grammaire en fonction de l'origine, indigène ou non, des anthroponymes. Mais ce sentiment n'existe-t-il pas au moins depuis l'invasion macédonienne? En l'absence d'argument en faveur de son éclipse momentanée, nous avancerions volontiers un autre principe explicatif: dans les nécropoles du district, nombreuses sont les stèles anépigraphes; une partie notable de la population était donc analphabète et, dans ce canton reculé, l'émergence du pisidien aux IIe et IIIe siècles seulement pourrait tout simplement s'expliquer par les progrès de l'alphabetisation dans les couches sociales qui se sentaient encore pisidiennes.

Le nombre des défunts peut étonner: en fait, la pierre qui porte l'inscription n'est pas une stèle, un de ces modestes monuments sem-

blable à ceux qui fournissent les textes pisidiens précédemment connus (cf. ci-après le n° 2); elle devait être encastrée dans un monument important, une *aedes sepulcralis* destinée à quelque “grande famille” au sens sociologique de l’expression, c’est-à-dire allant au-delà du couple et de ses ascendants et descendants directs, cf. par exemple à Olympos TAM II 3, 947 et 953.

Plus surprenante que le nombre des “résidents”, la composition de cette liste: sur les 10 noms représentés par 27 formes, quatre apparaissent entre 3 et 5 fois.

Le retour de Νω (4 fois) et d’Ουγοιδις (3 fois) ne fait pas difficulté: aux lignes 4–6, nous pouvons avoir affaire à trois frères, Μηνει, Νω et Παπα, fils d’Ουγοιδι et petits-fils de Νω.

Les 4 attestations de Ταց sont susceptibles de ne pas faire davantage problème: le nom est toujours patronyme et, si à chaque fois il a le même référent, [?]ουοϙς, X (l. 2), Ειη et Ναλι pourraient être frères et soeurs.

Plus curieuse est l’association, à 4 ou 5 reprises, de Πιγεο, toujours au nominatif et donc nom d’un défunt, et de Δοταρις, toujours au génitif et donc patronyme. Si nous sommes bien en présence d’une épitaphe, il est évident que Πιγεο renvoie à 4 ou 5 individus différents. Si l’on peut à la rigueur imaginer que deux frères aient pu s’appeler Δοταρι (cf. Brixhe, RPh 65, 1991, 67), il n’empêche que sous ce nom se cachent au moins 3 ou 4 individus homonymes. On en revient à la faiblesse – signalée plus haut – du patrimoine onomastique de certaines communautés.

N° 2

Senitli Yaylası. Fragment d’une stèle, dont trois éléments ont pu être réunis, trouvé dans la nécropole. Haut. 25 cm, larg. 28 cm, ép. 12 cm. Sous une moulure, en haut du champ, inscription de deux lignes; haut. moy. des lettres: 1,5 cm. IIIe siècle p. C.

Prépublication: Özsait – Şahin 1998, 128–129, n° 2, photo 141, fig. 20.



La surface inscrite est endommagée à droite, mais seule la seconde ligne semble être mutilée.

1. C Özsait – Şahin. La lettre n'a pas le tracé lunaire que laissent attendre les autres sigmas du texte: un sigma maladroitement exécuté en trois traits.

2. Y très net à l'extrême bord de la pierre.

3. (α) Özsait – Şahin: le tracé triangulaire qui précède M pourrait ne pas être fortuit, d'où A.

4. NIC Özsait – Şahin: en réalité, après un N endommagé à la limite de la lacune, toute trace de lettre a apparemment disparu, mais, comme on le verra la lecture *Mñv[ις]* s'impose.



Inscription n° 2



Inscription n° 2, estampage

Le document est-il grec ou indigène ? On a vu à l'occasion de l'étude du texte n° 1 que le pisidien oppose un nominatif à thème nu (généralement vocalique) à un génitif en *-s*. Et, si la présente inscription doit être considérée comme pisidienne, c'est à cause non pas de *Oua*, qui dans un texte grec pourrait correspondre à un féminin (en face du masc. *Ouas*), mais de *Moua*: en raison de son sens premier, “sperme, flux vital” d'où “race, descendance”, *muwa*, seul ou en composition, donne au second millénaire (Laroche 1966, 322–324) et aux époques grecque et romaine (Zgusta 1964/1, 157–172) exclusivement des noms d'hommes, cf. précisément hittite *Muwa* et gréco-anatolien *Muas/Mouas* (Laroche 1966, 122, et Zgusta 1964, § 940/1 et 978). Dans un texte grec on aurait eu *Mouas*: *Moua* est donc un nominatif pisidien asigmatique.

Cette conclusion autorise la segmentation et la ponctuation suivantes:

Μηνι Κουρζους, Μου-
α Μηνις, Ουα Μην[ις]

Trois défunts, dont les noms (au nominatif) sont suivis d'un génitif patronymique: si Μηνι et Μηνις/Μην[ις] réfèrent à la même personne, nous avons là l'épitaphe d'un père et de ses deux enfants.

Özsait – Şahin segmentent ainsi le début du texte: Μηνις Ουρζους. Une telle séquence n'est en soi pas impossible. Elle supposerait dans le même texte, voire le même syntagme, l'alternance des morphologies grecque et pisidienne, cf. Brixhe et alii 1987, n° 25: Μηνι Τίτου, Τατι Τίτου, Νέμεσις Μηνις (voir encore n° 30). Mais on s'aperçoit que la distribution des morphologies n'est pas aléatoire dans ces documents “mixtes”: flexion pisidienne pour les noms indigènes, grecque pour les autres. Or le génitif Μηνις de la ligne 2 montre que ce nom était senti ici comme pisidien. A moins d'incohérence linguistique, on attend donc Μηνι (nominatif) comme nom du premier défunt.

Couρζους est un hapax: génitif d'un thème en *-a* ? Malgré la modestie des communautés qui fournissent les textes, les morphèmes y bénéficient de la même protection que dans toute langue écrite et parlée et leur graphie est relativement stable: on a généralement *-os* pour un thème en *-a*, cf. *Mουσητος* (Ramsay 1895, n° 2 et 6) ou *Γδαβος* (Brixhe et alii 1987, n° 10 et 11); mais Ο et Ω étant, dans le système graphémique grec, deux symboles interchangeables, la finale *-ως* de *Μουσητως* (Ramsay 1895, n° 1) n'étonne pas. Dans une

langue qui ne possède qu'une voyelle postérieure arrondie (/u/, cf. déjà supra n° 1), une finale -ους n'étonnerait pas davantage¹⁵: cf. d'ailleurs les échanges radicaux Μουσῆτος ~ Μοσῆτως. – Sur un éventuel rapport avec le [?]ουνοξυ du texte précédent, voir celui-ci, l. 1. – L'onomastique anatolienne du IIe millénaire et des époques grecque et romaine n'inspire aucun rapprochement susceptible de l'éclairer. Pour le nominatif Μονά, cf. supra et Brixhe et alii 1987, n° 30 (gén. Μονός, ibid., n° 5 et 26).

Le nominatif Ονα peut, avons-nous dit, désigner un homme ou une femme, cf. dans les inscriptions grecques Οα/Ονα pour une femme, Οας/Ονας pour un homme, Zgusta 1964, § 1129/1–2, 4, et p. 685. Il s'agit là du type le plus simple de Lallname: consonne + a (cf. supra Τα, n° 1), ici u + a.

N° 3

Senitli Yaylası. Stèle funéraire, qui a perdu son fronton (probablement triangulaire, avec acrotères), trouvée dans la nécropole. Haut. 46 cm, larg. 34 cm, ép. 9 cm. Sous un arc soutenu par deux pilastres¹⁶, un relief représentant deux personnages reposant sur une base en saillie. Attitude des personnages conforme à celle qu'on observe sur de nombreuses stèles pisidiennes, cf. e.g. Brixhe et alii 1987, n° 15 ou 40. A droite, une femme assise: sur un chiton qui lui descend jusqu'aux pieds (pointe des pieds visible), elle porte un himation qui, lui couvrant la tête, descend jusqu'à un point que l'état du relief ne permet pas de préciser (en général, jusqu'au-dessous du genou); son bras droit est replié contre elle au niveau de la taille; sa main gauche semble tenir le bord de l'himation à la hauteur du visage. A gauche, un homme debout, dont le haut de la tête a disparu: sur son chiton, un himation (plissé) qui descend jusqu'au milieu des mollets; bras droit replié sur le corps au niveau de la taille, avec main tenant

¹⁵ Le /u/ indigène, seule voyelle postérieure arrondie, est susceptible de flotter entre [o] et [u] sans mettre en péril la communication; mais il n'est pas certain que l'hésitation graphique entre Ο/Ω et ΟΥ corresponde à une variation [o] ~ [u] du timbre vocalique. En effet, le locuteur indigène entendait [u] le /o/ (Ο, Ω) et le /u/ (ΟΥ) du grec, cf. le lycien à l'alphabet duquel l'omicron grec fournit le symbole pour /u/; il assimile donc les deux phonèmes grecs à son /u/, susceptible dès lors de recevoir les graphies du /o/ et du /u/ des Hellènes: Ο/Ω et ΟΥ.

¹⁶ A la différence de ce qu'on constate par exemple pour les n° 8, 9, 10, etc., de Brixhe – Gibson 1982, où les pilastres reposent sur le champ, ils reposent ici sur la base qui supporte les personnages du relief.

le bord gauche de l'himation; bras gauche pendant le long du corps. Sous le relief, inscription de deux lignes: la première sur le corps de la stèle, immédiatement sous la base qui supporte le relief, la seconde sur la première moulure inférieure. Caractères très serrés au début de la l. 1, au début et à la fin de la l. 2: haut. 2 à 2,5 cm. III^e siècle p. C.

Prépublication: Özsait – Şahin 1998, 129, n° 3, photo 142, fig. 21.



1. Svo- Özsait – Şahin: on lit aisément MEINO-, sans qu'il soit nécessaire de pointer une lettre.

2. La structure du texte et les deux premières lettres de la ligne 2 (AI) impliquent la présence d'un K: Özsait et Şahin le restituent à la fin de la ligne 1, où il n'y a pas de place En revanche, au tout début de la ligne 2, à l'extrême bord de la moulure, il nous semble apercevoir un kappa évanescant.

Μεινόφιλος Ἀττάλου
καὶ Αννα Μουσαίου ἡ μήτηρ

Nous sommes en présence d'un document grec: épitaphe de Meino-philos et de sa mère Anna.

Μεινόφιλος = Μηνόφιλος: Men est entré très tôt dans le panthéon grec et dès l'époque classique on rencontre des anthroponymes composés en Μηνο- (cf. Bechtel, HPN, 316). Μηνόφιλος est fréquent un peu partout dans le monde grec, cf. Fraser – Matthews, notamment II (Attique), où les premiers exemples remontent aux Ve/IVe siècles a. C.

Le patronyme Ἀττάλου est tout aussi banal: répandu à l'époque hellénistique par les Macédoniens (autre exemple à Timbriada, Brixhe et alii 1987, n° 27).

La mère est désignée par un Lallname, Avva. On sait le caractère universel de ce type de nom; ici, cependant, on le considérera comme indigène: les Micrasiates ont de tout temps affectionné ce genre de nom familier (Laroche 1966, 240–241). *Anna* se rencontre déjà dans



Inscription n° 3

l'anthroponymie hittite (Laroche 1966, 30; 1981, 7). Il est fréquent dans les inscriptions grecques de l'époque romaine, Zgusta 1964, § 62/1 (*Avva*) et 8 (*Avα*). On en trouve un exemple dans un texte épichorique pisidien (*Avva*), Brixhe – Gibson 1982, n° 13.

Le patronyme de la mère, Μουσαῖος/-αίου, doit sa fortune dans la région à la rencontre d'un radical anatolien et d'un radical grec (voir Zgusta 1964, § 988, n. 326; Brixhe et alii 1987, 167):

- Radical anatolien, cf. au IIe millénaire le cappadocien *Muza/Musa* pour un homme ou une femme (Laroche 1966, 124); aux époques grecque et romaine, Μουσης, Μουσεας, etc. (Zgusta 1964, § 928).
- Dans le monde grec, Μουσαῖος, largement répandu (cf. Fraser – Matthews, o.c.), renvoie à Μοῦσα, comme Ἀπόλλωνιος à Ἀπόλλων.

On remarquera qu'ici il y a adéquation entre le contenu de l'épithète et le relief, qui représente un homme et une femme.

N° 4

Partie inférieure d'une stèle (sans doute à fronton triangulaire, avec acrotères), trouvée dans la nécropole. Sous la pierre, un trou profond de 2,5 cm, destiné à recevoir un tenon de fixation. Haut. 33 cm, larg. 25 cm, ép. 10 cm. Sur une corniche en saillie, subsistent, en relief, deux personnages brisés aux niveau des genoux. A gauche, un homme debout, dont l'himation descend jusqu'au-dessus des chevilles. A droite, une femme apparemment assise, dont le chiton descend jusqu'aux pieds (pointe du pied droit visible ?). Y avait-il un troisième personnage dans la zone extrêmement perturbée à droite de la femme ? Si oui, une autre femme ? plutôt un homme debout, qui demande moins d'espace qu'une femme assise ? Voir commentaire in fine. Sur la moulure qui est sous le relief, une inscription de trois lignes; haut. des lettres: de 1 à 1,5 cm. IIIe siècle p. C.

Inédit.

1. N à partie droite dissymétrique.

2. Y, dont la partie supérieure est partiellement effacée. Le tracé arrondi qu'on entrevoit ensuite doit être fortuit: il est en dessous du niveau de la ligne.

3 Entre O et C, un espace "anormal": place pour une lettre, mais absence totale de trace.

4. Une lettre triangulaire, qui, d'après le contexte, ne peut guère être qu'un A.

'Αοχέλας Μανου
Νο[υ?]ς Νεάρχου
Αδα Μενελάου

Chaque ligne correspond au nom d'un défunt, suivi du patronyme.

'Αοχέλας: ce composé à second terme λα(ρ)ός se répand très tôt, essentiellement sous ses formes non ionniennes-attiques, 'Αοχέλας et 'Αοχέλαος. On ne s'étonnera donc pas de retrouver 'Αοχέλας et 'Αοχέλαος dans la koiné (cf. Μενέλαος, l. 3).

Μανου est l'un des génitifs de Μανης, fréquent en Asie Mineure (Zgusta 1964, § 858/1, et Brixhe 1976, 212, n° 26), où il a pu se répandre à partir de la Lydie et de la Phrygie: cf. Μανης premier roi mythique de Lydie, Μανήσιον, ville phrygienne non localisée, fondée par un Μανης, Αχμονία, la cité phrygienne bien connue, fondée par Akmon, fils de Μανης¹⁷. Largement attesté dans le monde grec



Inscription n° 4

¹⁷ Références chez Zgusta 1964, l. c., et 1984, 30 et § 766/2.

(parfois pour désigner des esclaves) dès l'époque classique¹⁸ et donc précocement intégré au grec, il est fréquemment accentué par les éditeurs¹⁹.

S'il manque une lettre dans le nom initial de la ligne 2, ce ne peut être qu'un *v* effacé par le temps (cf. l'espace entre *o* et *ς*), d'où *Noς* ou éventuellement *No[u]ς* (en aucun cas *No<u>ς*)²⁰. En ce nom se rencontrent un radical indigène et un radical grec, celui de *voūς*, qui a servi à l'habiller (exemples ciliciens de *Nouς* chez Zgusta 1964, § 1052). Nous avons découvert le radical indigène supra, dans l'inscription épichorique n° 1, sous la forme *Nω*, gén. *Nως*. Dans une inscription grecque vue non loin de là, sur le territoire de Timbriada, apparaît le génitif *Nouδος*, Cl. Brixhe – R. Hodot, L'Asie Mineure du Nord au Sud (= Etudes d'archéologie classique VI), Nancy 1988, 33–34, n° 9.

La seule femme ici présente est désignée par un banal *Lallname*, *Ἄδα*, fréquent en Lydie, Carie et Pisidie (Zgusta 1964, § 15/1). Sur le type auquel il appartient (*Aba*, *Aka*, *Ana*, etc.), voir Laroche 1966, 240–241. On en a peut-être une variante avec *Ἐδα*, dans deux textes pisidiens, Brixhe et alii 1987, n° 26 et 30.

Le contenu de l'épitaphe justifie la question initialement posée: y avait-il adéquation entre elle et les personnages du relief ? Autrement dit, aurions-nous perdu un homme à droite de la femme ? C'est fort possible (cf. le lemme supra). Nous aurions ainsi la même disposition homme-femme-homme que dans Brixhe – Gibson 1982, n° 2, et Brixhe et alii 1987, n° 22.

Avec les textes n° 1 et 2 continue à s'élargir, autour de Timbriada, le nombre des sites fournissant des documents pisidiens.

Les quatre inscriptions ici publiées appartiennent à l'époque impériale. On retrouve dans leur onomastique les caractères observés dans les textes (en pisidien ou en koiné grecque) antérieurement découverts sur le territoire de la cité: extrême rareté des noms d'origine

¹⁸ E. g. en Attique, cf. Fraser – Matthews II, s.n.

¹⁹ La non-accentuation d'un anthroponyme présente – faut-il le rappeler ? – seulement l'intérêt de signaler au lecteur la probable ou possible origine indigène du nom; mais cette pratique est linguistiquement dénuée de sens: dans un discours donné – et cela vaut pour toute langue – l'ensemble des mots utilisés, quelle que soit leur origine, est naturellement soumis à la même accentuation.

²⁰ Nous n'avons aucune raison de penser que le lapiçide avait laissé la place pour une lettre . . . en définitive oubliée !

romaine, noms grecs susceptibles d'appartenir au registre onomastique le plus haut (ici Ἀρχέλαος et Μενέλαος), surtout noms indigènes avec l'inévitable lot de Lallnamen, communs à une grande partie de l'Anatolie, mais aussi avec un certain nombre de noms attestés dans ce seul district. Au gré des publications, on a parfois l'impression d'une originalité onomastique non seulement de Timbriada, mais aussi des micro-communautés satellites, puisque tel lot de textes fait apparaître un anthroponyme qu'on ne retrouve plus par la suite: Μουσῆτα ici, Εδδὶ là, Πιγεῷ dans notre texte n° 1. Il est vrai que notre appréciation peut être faussée par le petit nombre de documents disponibles et que l'originalité entrevue peut être non pas à proprement parler celle d'un village, mais celle de familles attachées à un jeu de noms.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus pisidien (inscriptions citées d'après leur numéro dans les publications concernées)

- Borchhardt et alii 1975: Borchhardt J. – Neumann G. – Schulze Kl., Vier pisidische Grabstelen aus Sofular, Kadmos 14, 68–72 et 7 pl.
 Brixhe Cl. – Gibson E. 1982: Monuments from Pisidia in the Rahmi Koç Collection, Kadmos 21, 130–169 et pl. I–VI.
 Brixhe et alii 1987: Brixhe Cl. – Drew-Bear Th. – Kaya D., Nouveaux monuments de Pisidie, Kadmos 26, 122–170 et pl. I–XX.
 Özsaıt M. – Şahin H. 1998: Özsaıt M. – Şahin H., 1996 yılı Isparta ve çevresi yüzey araştırmaları, Araştırma Sonuçları Toplantısı XV/II, Ankara, 121–142 (photos 140–142, fig. 18–21).
 Ramsay W. 1895: Inscriptions en langue pisidienne, Revue des Universités du Midi I, 353–362.

Etudes consacrées au pisidien

- Brandenstein W. 1934: Die Sprache der Pisider, Archiv für Orientforschung 9 (1933–1934), 52–54.
 Brandenstein W. 1950: RE XX 2, 1792–1797.
 Brixhe Cl. 1988: La langue des inscriptions épichoriques de Pisidie, A Linguistic Happening in Memory of Ben Schwartz, Y. L. Arbeitman éd., Louvain-la-Neuve, 131–155.
 Hemer C. J. 1980: The Pisidian Texts. A Problem of Language and History, Kadmos 19, 54–64.
 Metri P. 1958: Le iscrizioni pisidiche di Sofular, AGI 43, 42–54.
 Zgusta L. 1957: Die pisidischen Inschriften, Archiv Orientální 25, 570–610.

Zgusta L. 1963: Die epichorische pisidische Anthroponymie und Sprache, Archiv Orientální 31, 470–482.

Autres ouvrages et articles utilisés

Brixhe Cl. 1976: Le dialecte grec de Pamphylie, Paris.

Fraser P. M. – Matthews E.: A Lexicon of Greek Personal Names I, II, III A et B, Oxford 1987–2000.

Houwink ten Cate Ph. H. J. 1961: The Luwian Population Groups of Lycia and Cilicia Aspera during the Hellenistic Period, Leyde.

Laroche E. 1966: Les noms des Hittites, Paris.

Laroche E. 1981: Les noms des Hittites: supplément, Hethitica IV, 3–58.

Zgusta L. 1964: Kleinasiatische Personennamen, Prague.

Zgusta L. 1964/1: Anatolische Personennamensippen, Prague.

Zgusta L. 1970: Neue Beiträge zur kleinasiatischen Anthroponymie, Prague.

Zgusta L. 1984: Kleinasiatische Ortsnamen, Heidelberg.